

# Comment on mâte les Africains

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 89

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257056>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du

# LE PAYS

Pays du dimanche  
à  
Porrentruy  
—  
TELEPHONE

## DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

### Comment on mâte les Africains

A propos des renforts réclamés avec tant d'insistance au Maroc par le général Drude, M. de Mun, qui a combattu aussi les Arabes en Afrique, raconte d'après ses souvenirs militaires, un épisode intéressant. Il en fait, dit-il, le récit, et nous allons le reproduire, pour montrer à la fois le péril que, malgré le plus beau courage, offrent en face des Arabes, les combats témérairement engagés et l'audace prodigieuse que peut leur donner un succès momentané.

Depuis quarante ans, rien n'a changé dans leurs âmes; aujourd'hui comme alors, la guerre sainte y sommeille, prête à de terribles réveils.

\* \* \*

C'était en septembre 1864 écrit M. de Mun. Depuis six mois, le sud de l'Algérie était en feu. Un chériff s'était levé, au sud de la province d'Alger, tout pareil au « roghi » ou au « marabout Ma el Aïcin » dont on parle aujourd'hui au Maroc. Il s'appelait Si Lala et se disait descendant du prophète et inspiré de Dieu c'était un parent de Si Hamza, le grand chef des Oulad Sidi Cheikh.

A sa voix toutes les tribus des environs de Bou Saada s'étaient soulevées. Un de nos caïds, Sidi Ibrahim, avait donné le signal de la révolte, en parcourant les douars sur un cheval à la queue duquel il avait attaché sa croix de la Légion d'honneur. Une colonne descendait de Sétif, sous les ordres du colonel de La Croix de Vaubois, du 3<sup>e</sup> tirailleurs; et la nôtre, à marches forcées, longeant les oasis des Zibans, encore pleines

de souvenir de Canrobert, arrivait un soir, sous un ciel embrasé, à Msilah, la ville des courtisanes, et des marchands de cuir brodé, dont les maisons, étagées en pyramides parmi les grenadiers, les figuiers, et les citronniers, dominent le grand chott du Hodna, où les chamcaux de la colonne de Sétif apparurent soudain dans le mirage, pareils aux arches d'un aqueduc jeté sur un lac immobile.

Le colonel de la Croix prit le commandement des deux troupes; c'était un chef éprouvé et résolu. On s'en fut camper près du fort de Bou Saada cramponné à la montagne au-dessus des dunes de sable qui lui font une ceinture mouvante, et des palmiers où se cachent les maisons arabes, dressées en amphithéâtre.

Le lendemain la colonne déboucha sur un plateau encadré de montagnes, semblable au fond d'une large cuve, coupé par un lit de rivière profond et pierreux, qui s'en échappe comme par un goulot de bouteille. C'est le plateau de l'Oued Dermel. Le camp y fut établi, suivant les règles, sur quatre faces, la cavalerie formant l'une, l'état-major, l'artillerie, le convoi au centre du carré.

A peine avions-nous mis pied à terre, et tandis qu'on tendait les cordes les trompettes sonnent, chacune avec le refrain du régiment; il faut remonter à cheval! Les escadrons sont en bataille, un du 3<sup>e</sup> spahis, deux du 3<sup>e</sup> chasseurs de France, deux du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, dans l'ordre du tour de marche. Le lieutenant-colonel de La Jaille, commandant la cavalerie, prend la tête et nous voilà dans le ravin, en colonne par quatre.

De bouche en bouche, les nouvelles courent de la tête à la queue. Il paraît qu'un

serait bien chez lui; il y veillerait. Et quand le cœur lui dirait de la venir voir, il pourrait le faire, et il jugerait ainsi par lui-même.

Quelques instants après ils se séparèrent. Une nouvelle vie commençait pour l'enfant.

\* \* \*

Théodore Bladaneau, riche agriculteur à quelques kilomètres de Lactage, veuf et sans autre héritier que ce mauvais sujet de Toinou, passait pour original en même temps que pour le meilleur homme du pays, et le fait d'amener chez lui cette pâtourette, si bizarrement accoutrée et si petite, ne devait pas amoindrir sa réputation d'originalité.

Certains pensèrent qu'il devenait « toc », et sa servante ronchonreuse pensa comme les autres.

goum important, avec Sidi Ibrahim en personne, a été signalé en avant du camp dans la plaine où conduit le goulot de bouteille. On va tomber sur lui, peut-être prendre le caïd félon; ce sera superbe! Tout le monde est en joie et les chasseurs de rire du bon tour qu'ils vont jouer aux « Arbicos ». Seulement il faut se presser, il est quatre heures, c'est le 30 septembre; en Afrique et dans les montagnes, la nuit vient vite.

On se hâte en effet; au trot allongé malgré les pierres roulantes: le ravin toujours plus resserré, retentit du bruit des fourreaux de sabres qui frappent les étriers et les gâmelles.

Nous y voilà! devant nous, une plaine aride, fuyant au loin vers la montagne qui la ferme. A droite, à gauche des escarpements rocheux. La plaine est couverte de cavaliers, qui de loin nous regardent, immobiles.

En un clin d'œil la colonne est en bataille et, aussitôt, sur un ordre bref les trompettes sonnent la charge en fourrageurs pour les deux escadrons de tête.

C'est magnifique: à gauche, les spahis, le burnous rouge serré autour du corps; font bondir leurs chevaux, avec des clameurs; au centre, à droite, les chasseurs verts, le sabre haut, dévalent au galop en criant: « Vive la France » et, dans le tumulte, les sonneries pressées, éclatantes, répètent la charge.

Nous, les chasseurs d'Afrique, nous restons là, en réserve, maugréant contre le tour de marche.

Devant la charge qui roule, les cavaliers arabes, à distance, tirent une salve et tournent bride; les nôtres poussent leurs chevaux, on voit une mêlée lointaine, et puis tout à coup, quoi donc? là-bas, tout au fond

— Et tu sais, avait dit Toinou dès le premier jour, elle se nomme Laïde!

La commère se mit à rire, sans méchanceté, mais, cependant, elle eut tort, car le nom colporté par Toinou et répété de bouche en bouche avec la conviction des paysans pour qui la beauté consiste à avoir, même enfant, de grands pieds, de grosses mains et le teint fortement coloré, lui resta.

Elle ne s'en plaignait pas d'ailleurs, quoiqu'elle en souffrit à part elle, étant déjà fiérolle, et ne voulant pas donner à qui que ce fût, au fils du maître surtout, l'occasion de s'en réjouir.

Le bonhomme Bladaneau était content d'elle. Même, la trouvant toujours si douce et si prévenante envers lui, il s'attachait à elle, se montrant sévère pour Toinou lorsqu'il la taquinait, et il le corrigea plus d'une fois tout grand garçon qu'il devenait.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 2

### Patourette

par Jean Barancy

Théodore Bladaneau, le père de Toinou, en augura qu'elle avait bon caractère et, ayant appris de Justin qu'elle était orpheline depuis deux ans et recueillie par lui, trop pauvre pour continuer de la garder, il accepta de la prendre comme pâtourette aux gages de trois francs par mois, la nourriture et les nippes.

— Votre garçon ne la taquinera pas trop au moins? demanda Justin; parce que je préférerais me priver encore que de la savoir malheureuse.

Mais Théodore protesta. La pâtourette